

Comment nier que l'homme entretient des rapports privilégiés avec la nature, en particulier quand il s'agit de la mémoire et des souvenirs qu'elle véhicule ? Dans ces huit brèves nouvelles qui incitent autant à la réflexion qu'à la rêverie, Joël-Claude Meffre met en scène des personnages ordinaires en apparence mais qui en appellent à la nature, au sens le plus large du terme pour tenter de conduire leur destin. Aussi leur être profond est-il souvent bouleversé par une relation que l'on pourrait croire sans importance. Le héros anonyme de « Cabane », à l'abri dans son humble refuge, entend la voix de sa mère qui se mêle au vent : elle est morte quand il pleuvait et ce souvenir a blessé à jamais sa mémoire. C'est encore de la pluie qu'il est question dans « Noms de pluie ». Jean a donné des noms aux pluies qui lui rappellent certains événements dont la déclaration de la guerre en 1939. Les pluies ont hanté sa captivité. À son retour il cessera de les nommer. Car c'est aussi la souffrance de l'être qui brise certains personnages de ces nouvelles, ainsi dans « Noyaux de fer » l'oncle N., observé par son neveu, s'adresse à la falaise en criant parce qu'il est « une machine à souffrir » pour des raisons ignorées. Le destin, la mémoire, sait-on ce qu'il en est, comment l'homme les gouverne ? R., le héros de « L'homme qui court après l'instant » guette une étoile filante qui représente un destin. S'il en voit une il fera un vœu. Mais quand une pluie d'étoiles filantes surgit devant lui, il ne sait plus quoi faire, est éperdu, tombe dans un fossé et perd la mémoire. Aussi, conclut Joël-Claude Meffre, le héros malheureux voulait « être le souvenir d'un instant pendant un instant ». C'est parfois la folie causée par la douleur qui entraîne un être à des actes insensés. « Le secret de Julie », sans doute la nouvelle la plus émouvante de ce livre, met en scène une veuve qui depuis des années fait régulièrement le même parcours le long d'une rivière : dans un trou d'eau, un jour, elle croit avoir aperçu le visage de son mari et ne veut plus quitter cet endroit. Il faudra des gendarmes et un psychiatre pour la déloger : dans ce trou on ne trouvera rien que de l'argile et des débris divers. Ce n'était qu'un faux souvenir. De la mémoire on peut aussi douter qu'elle se maintienne longtemps, voire qu'elle ne vacille pas de temps à autre, comme c'est le cas pour Louis, le personnage de la nouvelle éponyme, mais chez lui c'est le désir d'entrer en communion avec la montagne qui est la mémoire de ce qui n'est plus. Elle s'effacera quand, après sa mort, sa maison tombera en ruine et que ses voisins, comme il l'a voulu, y auront mis le feu. Cette déroute de la mémoire, on l'observe aussi dans « L'écriture du ciel » où Michel-Ange, un pensionnaire de l'asile, couvre de signes, de

lettres, de dessins un mur à l'aide d'un couteau : l'expression de ses rêves. Il va jusqu'à dessiner une Sainte Vierge avec un enfant mort à ses pieds, acte blasphématoire provoquant une émeute chez les pensionnaires qui mettent à mal le mur tandis que Michel-Ange cesse ses travaux. Plus tard, le bâtiment détruit, il ne reste qu'un dessin : la trace des rêves de Michel-Ange aura été effacée.

Par leur intensité, leur originalité, les nouvelles de *Maison de mémoire* affirment la connivence de l'homme avec les éléments, la mise à nu de nos sentiments les plus intimes, de nos désirs souvent malmenés. Les personnages ordinaires qui en sont les héros rejoignent nos rêves secrets et nous troublent par la révélation de leur être propre.